

Le catholicisme social et la question juive, le cas de Léon Dehon (1843-1925), sous la direction d'Yves Ledure, Lethieulleux / DDB, Paris 2009, 255 p.

Résumé du livre

Le 25 avril 2005, allait être pour les Dehoniens, un jour gravé sur le roc car, n'eût été la mort du Pape Jean Paul II survenue le 9 avril 2005, le Père Dehon allait être proposé par l'Eglise comme un modèle des amis de Dieu. Alors que l'on s'attendait à ce que soit reprogrammée sa béatification, les évêques français orchestrèrent une campagne médiatique pour dénoncer le fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur comme un propagateur de l'antisémitisme et la dite béatification fut renvoyée à des horizons incertains. Plusieurs personnes ont voulu comprendre ce pour quoi on accuse le Père Dehon et si ce dont on l'accuse vaut dans sa substance un déni de ses vertus. Quelques professeurs d'histoire, de théologie et de philosophie de France et d'Italie sous la direction du Père Yves Ledure scj, se sont retrouvés les 21 et 22 septembre 2007 à Paris pour réfléchir sur le Père Dehon et la question juive de son temps. Le fruit de leurs réflexions a été publié au premier semestre de cette année 2009 sous le thème, *Catholicisme social et question juive. Le cas de Léon Dehon (1843-1925)*, à Desclée de Brouwer Lethielleux.

Nous voulons dans les suivantes lignes donner un résumé, qui sera différente d'une recension de ces réflexions en pensant à trois catégories de personnes. Certains confrères auraient voulu lire eux-mêmes ce livre, cependant, sa rareté pour les uns et sa cherté (22 euros = 14 410 FCFA) pour les autres ne leur permettront pas d'entrer en possession. D'autres qui le possèdent, auraient aussi bien voulu le lire, mais le temps leur manque d'aller jusqu'au bout à cause du volume (255 pages) et du langage (parfois réservé aux spécialistes) de certains intervenants. Un troisième groupe constitue les confrères qui manqueraient plutôt de motivations pour se mettre à sa lecture. La recension donnerait seulement les motivations et le goût de le lire. Nous pensons ainsi que la synthèse du livre comblerait l'attente de toutes les catégories.

Le Père Yves Ledure dans l'introduction du livre remarque que les rapports au cours de l'histoire entre les fils d'Israël et le christianisme connaissent des continuités et des ruptures, des heurts et des réconciliations. Le siècle du Père Dehon a fait face à une mutation sociale advenue avec la révolution industrielle et scientifique qui a rompu dramatiquement le mode où la société et la chrétienté faisaient une. On a cherché des boucs-émissaires surtout que cette mutation n'a pas uniquement généré le progrès, mais aussi la souffrance des masses ouvrières exploitées sans merci. C'est ainsi qu'on trouvera parmi les causes du malaise, l'usure et l'exploitation dont on doigte les juifs parmi les responsables. Comme on le sait, Léon Dehon, engagé dans la question sociale ne manquera pas lui aussi à cette accusation des juifs. C'est cette raison qui a poussé sa béatification aux possibles « calendes grecques » et a valu aussi la méfiance de l'université Catholique de Paris à abriter le colloque sur lui.

Jean-Yves Calvez pour sa part titre son intervention « Marx et la question juive en son temps, Marx et le juif lui-même ». L'auteur voudrait examiner comment le père du socialisme scientifique qui fut lui-même juif a examiné la question juive selon sa sensibilité à la souffrance des ouvriers et ses diatribes contre le capitalisme. Dans un texte datant de 1843 publié dans les annales allemandes d'Arnault Ruge et Karl Marx, ce dernier voit le judaïsme autant que le christianisme qui est sa sublimation, comme le suppôt du capitalisme. On peut parler de l'antijudaïsme du juif Marx qui situe la religion juive à l'origine de la souffrance humaine. Toutefois, il faut porter la nuance que chez lui, la question n'est pas juive dans son

fond, mais que le concept judaïsme est plutôt la cause de l'aliénation de l'homme et son fondement est l'économie. Le capitalisme étant voué à la disparition, il est aussi évident que chez Marx, le judaïsme lui aussi soit voué à disparaître.

Giorgio Campagni pour sa part a exposé sur « Léon Dehon, les origines du capitalisme et la question juive ». Léon Dehon fait parti des catholiques sociaux de la deuxième moitié du XIXe siècle. L'antisémitisme qu'on rencontre chez eux n'est pas une idéologie discriminatoire ou d'exclusion de ce qui est juif ou des juifs dans la société, mais concrètement, ils contestent le rôle des juifs dans la finance, les entreprises et les banques. Campagni découvre trois motivations à la base de l'antijudaïsme ou de l'antisémitisme du XIXe et XXe siècle. La motivation religieuse est liée à l'antique refus des juifs du Christ comme Messie et sa condamnation à mort ; il est aussi éthique, les juifs étant considérés comme un groupe humain qui n'est pleinement assimilable, d'où son isolement dans le monde chrétien. La troisième motivation émane de la liaison entre judaïsme et capitalisme avec des juifs au sommet des banques. Ainsi, les groupes antisémites sont discordants et peuvent même s'opposer entre eux à cause des différences entre les motivations. L'exemple de Charles Péguy est significatif ; lui, dreyfusard et défenseur des juifs, dénonçait cependant le lien entre le judaïsme et le capitalisme. Pour lui, le règne d'argent menaçait d'éteindre l'élan religieux de toute l'histoire d'Israël guidée par les prophètes. Léon Dehon se situe dans sa réflexion dans les années de l'Affaire Dreyfus, laquelle ne se réfère ni à la religion juive, ni à l'exclusion des juifs de la nation française, mais de la situation dramatique des ouvriers du nord de la France où il fait ses premiers pas dans la pastorale. Il a dénoncé ceux qui rendaient difficile la condition de vie des ouvriers parmi lesquels se trouvent les juifs largement présents dans la structure industrielle et financière, les usuriers accréditant les pauvres et confisquant leurs maigres avoirs parce qu'incapables de rembourser leurs dettes. Il a sûrement désigné par judaïsants, les catholiques usuriers les assimilant par préjugé aux juifs et à la mentalité cupide. Il s'agit cependant chez lui, d'un antisémitisme émotionnel diffus dans la mentalité ambiante qu'un antisémitisme militant. Il faudrait trouver plutôt chez Max Weber et Sombard, une véritable pensée qui met l'élément culturel au service du religieux à la base du capitalisme et qui, indépendamment de ces auteurs, conduira à l'idée d'exclusion éthique dont les juifs feront l'objet plus tard par les totalitarismes. Chez le Père Dehon comme les autres démocrates sociaux, l'antisémitisme est empirique et non pas encore sociologique. Tout porte à croire selon Campagni, que Dehon s'est même éloigné des idées antisémites du départ ; témoignage de son amitié avec Marc Sagnier, initiateur de la nouvelle phase de la démocratie chrétienne en France. Aussi, il participera à la procédure de condamnation de l'Action Française, antisémite, qui adviendra après sa mort. Dans un rapport qu'il remet à la Congrégation de l'index en 1919 sur l'Action Française, il dénonce même l'antisémitisme du mouvement.

La conclusion de Jean Yves Calvez est qu'aujourd'hui, on a tendance à lire l'histoire du XIXe siècle plutôt à la lumière des événements dramatiques du XXe siècle et c'est ainsi que le Père Dehon se trouve accusé d'idéologie de l'exclusion et du totalitarisme bien étrangers à lui. Il est probable qu'il se serait joint volontiers aux intellectuels catholiques comme Maritain, Gabriel Marcel, qui ont pris la défense des juifs au moment des totalitarismes s'il n'était pas mort avant.

Philippe Boutry de la Sorbonne a titré son intervention « L'affaire Mostara, « la question juive » et le catholicisme social : logique sociale et droit naturel ». En gros, l'auteur montre que l'antisémitisme chez les socio-démocrates du XXe siècle est la résultante d'un catholicisme dure traditionnaliste qui ne s'est pas remis des blessures de la révolution française qui a proclamé la liberté à tous les citoyens même les juifs enfermés jadis longtemps dans les ghettos des Etats pontificaux. Il est vrai que Pie IX avait aboli les murs du

ghetto de Rome, mais la méfiance et le complexe de supériorité des chrétiens, le pape compris, vis-à-vis des juifs était bien resté. Boutry l'illustre par l'Affaire d'Edgardo Mostara, un enfant juif du territoire papal d'Emile Romagne qui avait été enlevé à l'insu de ses parents par l'inquisiteur de Bologne, Feletti, et envoyé à la case des catéchumènes à Rome sous-prétexte que tout petit, il avait été baptisé clandestinement par Anne Morisi et que selon la doctrine catholique, un enfant baptisé ne pouvait être éduqué par des infidèles, même si ce sont ses propres parents sous peur de perdre son salut. Les parents d'Edgardo après des tentatives sans succès auprès du Cardinale de Bologne et des lettres de supplication au Pape Pie IX pour obtenir leur fils, voyagèrent à Rome à deux reprises. Tous les efforts furent vains malgré les interventions des oncles d'Edgardo, banquiers à Londres et à Paris. Malgré le relais à large échelle de l'affaire par la presse européenne, le Saint Siège maintint l'enfant qui sera formé dans les séminaires et ordonné prêtre aux brillantes qualités. Une polémique se leva autour de l'affaire entre les médias et les catholiques. L'affaire suscita aussi des controverses entre catholiques dans les médias. Louis Veuillot prend la cause du pape qu'il présente comme au-dessus de toute autorité et placé mieux que quiconque pour défendre le salut de tout homme, fût-il chrétien ou non.

« Partie d'une affirmation des droits de Dieu et des lois de l'Eglise, la pensée intransigeante lègue au catholicisme social une doctrine de la discrimination religieuse, sociale et politique à l'âge libéral », constate Boutry (p. 99). Les juifs sont vus comme des « déicides » et par conséquent Israël disqualifié et substitué par l'Eglise du Christ, « nouvel Israël ». Le Père Dehon le démontre avec son discours prononcé à Rome au congrès des œuvres, le 11 février 1997 titré « Le judaïsme, le capitalisme et l'usure ». Le fondateur des prêtres du Sacré-Cœur regrette l'émancipation des juifs causée par la révolution française en citant les résolutions prises par un congrès démocratique de Lyon résumé en deux points : 1. « Le décret de 1791 qui a donné le droit de citoyens aux juifs doit être aboli, ainsi que le décret Crémieux sur l'Algérie. 2. En attendant, les juifs doivent être exclus de l'enseignement public, de la magistrature, des emplois administratifs et des grades de l'armée » (*Rénovation sociale*, p. 144-145).

L'intervention de Jean-Marie Mayeur porte sur « Léon Dehon et l'antisémitisme ». Le professeur émérite de la Sorbonne centre son analyse sur quatre tomes d'œuvres sociales du Père Dehon dans lesquelles il ressort son antisémitisme, à savoir, *Manuel social chrétien*, *L'usure du temps présent* et *le catholicisme social*, tous écrits entre 1894 et 1898. En gros, Léon Dehon traite de l'usure et trouve en elle un lien commun entre les juifs et les francs-maçons qu'il pointe comme formant l'armée de l'Antéchrist : « Aujourd'hui, c'est la franc-maçonnerie qui est l'instrument de Satan sous la direction de la kabbale juive ». Les juifs « se servent de la maçonnerie comme du reste pour préparer leur domination universelle » (p. 105). Conséquence, « nous sommes devenus les vassaux des juifs », ils sont responsables avec les francs-maçons de la politique anticléricale et veulent déchristianiser la France (p.107). « Les juifs sont un péril pour la religion, pour la propriété et la patrie » (p. 108).

Dehon, cependant, évoque la pitié pour les juifs et espère qu'ils retrouveront la place qui fut la leur dans l'histoire du salut. On trouve donc dans son antisémitisme la xénophobie et la défense de la patrie, mais il est surtout un antisémitisme économique, social et anticapitaliste.

Paul Airiau titre son intervention : « Les sources textuelles de la pensée judéophobe du Père Dehon ». Il montre que les idées judéophobes du Père Dehon ne lui sont pas originales. Il les empruntait des journaux et des livres aux dimensions temporelles, géographiques de l'antisémitisme du XIXe siècle finissant. Paul Airiau distingue dans les écrits du Père Dehon, des couches dépendantes plus ou moins minces des auteurs de ces ouvrages et journaux.

Certains auteurs sont explicitement cités par le Père Dehon, d'autres sont mal cités et mal référés et il ne cite pas d'autres dont la dépendance cependant ne fait l'ombre d'un doute. La plupart de ces auteurs appartiennent au monde germanique (Allemagne – Austro-hongrois) et français aux tendances multiformes. Toutefois, le Père Dehon n'est pas influencé par l'antisémitisme biologique de certains. Paul Airiau démontre comment ces divers auteurs et courants influencent sur les écrits de Dehon de manière avérée ou pas.

Le Professeur Jacques Prévotat de l'université Charles de Gaulle de Lille III titre son exposé « Léon Dehon et la question juive à travers les archives de l'index (1897-1917) ». Léon Dehon est nommé consultant à la congrégation de l'index en 1897 par le Cardinal Rampolla. Il faut dire que cette année marque le début de la renommée internationale du fondateur des prêtres du Sacré-Cœur, car jusque-là, il n'avait marqué les esprits que dans sa France natale. Il a donnée cette année six conférences très appréciées à Rome pour la clarté de sa pensée et c'est ainsi qu'il captive sur lui l'attention de la curie romaine. S'il voit dans le juif un agent pernicieux, responsable de la misère sociale, un complice du capitalisme contre lequel il faut se protéger, il ne partage pas pour autant la haine raciale des juifs (p. 138). Il s'élève contre le cri sauvage de Mauras qui nie l'humanité du juif en relevant ses citations qui demandent condamnation. Dehon refuse un christianisme qui se coupe de ses racines juives (p.139). Pour Jacques Prévotat, Dehon n'est ni un précurseur de la résistance antisémite nazie ni un complice de l'antisémitisme racial. Dans sa fonction de consultant à l'index, il demeure soucieux de remplir avec exactitude sa mission de pasteur et d'apôtre (p. 145).

Pendant son activité à la congrégation de l'index, il va analyser 26 ouvrages, la plupart français comptant en tout plus de 10 000 pages. Il dresse 11 rapports attestant qu'il a lu avec conscience tous les ouvrages. Les dossiers de l'Action française (sujet de thèse de M. Prévotat) sont minutieusement étudiés selon l'auteur à travers la revue de l'organisation du même nom, *Revue de l'Action française*. L'Action française s'est mobilisée contre ce que ses militants appellent, les ennemis du catholicisme : Bergson, les juifs, les francs-maçons, les démocrates, les républicains considérés comme anarchiques en politique et en religion. Ce sont les ardents défenseurs de Pie X. C'est en juillet 1912 que Dehon les dénonce à Rome. Il parle d'eux comme des religieux et des prêtres qui s'allient aux athées pour ramener la royauté. Mauras, athée convaincu se sert de la religion pour fasciner la jeunesse et même quelques évêques. Le Père Dehon voudrait l'intervention urgente du Saint Siège. Il réitère sa demande le 27 juillet 1913 et le Saint Siège lui confie un autre ouvrage de Mauras. Dans son rapport, il répartit les écrits de Mauras en ouvrages inoffensifs, ouvrages douteux et les mauvais ouvrages dont il propose la condamnation. C'est dans ce sillage que Dehon condamne le racisme antijudaïque de Mauras

« La position d'Israël dans la spiritualité dévotionnelle du Père Dehon » est le sujet sur lequel intervient Marcello Neri. Si ce ne sont que les œuvres sociales du Père Dehon qui ont jusqu'ici intéressé les intervenants précédents, Marcello Neri base son intervention plutôt sur les écrits spirituels du Père Dehon. Il cherche donc comment le fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur a considéré Israël dans sa spiritualité qui est celle de la dévotion au Sacré-Cœur. L'auteur remarque que le culte du Sacré-Cœur n'est pas à lire chez le Père Dehon avec une nette séparation entre la société et l'Eglise comme aujourd'hui. Le Père Dehon revendique dans ses écrits des lois publiques d'inspiration chrétienne, condition pour installer une société dans laquelle règnent l'égalité, la justice, la charité en vue de favoriser la contraction d'une paix universelle (p. 180). Pour ce qui est de la question juive, on peut se demander comment la chrétienté considère Israël. La réponse ne sera pas la même au plan social et au plan théologique. Au plan théologique, le lien entre Israël et l'Eglise ne fait point l'ombre d'un doute (p. 184). La seconde a hérité du premier l'Ancien Testament et pour cela peut-on dire

paradoxalement que la reconnaissance ou de la non reconnaissance de la sainteté du Père Dehon dépend d'Israël ?

Le Père Dehon a établi dans ses écrits sociaux aussi bien dans ses écrits spirituels une liste des dangers qui menacent la foi catholique en son temps. Dans les premiers, il cite le judaïsme à côté de la franc-maçonnerie et du socialisme et dans les seconds, il n'y a aucune mention des juifs ni de ce qui les concerne. S'il s'insurge dans les écrits sociaux contre le judaïsme, dans les écrits spirituels sa cible est plutôt le protestantisme et de nos jours on l'aurait considéré au plan spirituel plutôt comme anti-œcuménique. Quel est donc le statut d'Israël dans sa pensée religieuse ?

Le Père Dehon fait une interprétation christologique inspirée de l'évangile de Saint Matthieu qui présente le Christ comme Messie annoncé à Israël (p. 180) : « Dieu a donné à Abraham tardivement un fils, Isaac, le fils de la promesse de qui naîtra tout un peuple. De ce peuple sortira le Messie (*OSP* III, 183). Ainsi chez le Père Dehon, l'Ancien Testament et le peuple d'Israël prennent une signification théologique pour la foi en Jésus comme Messie. Si la christologie dehonienne est matthéenne, son ecclésiologie est plutôt lucanienne, ce qui le conduit à virer à la théologie de la substitution : celle du Temple et de la synagogue par l'Eglise (cf *OSP*, 251-252). « Dieu habitait dans son Temple d'une manière spéciale. Il y rendit des oracles. Il y recevait les sacrifices de son peuple et il écoutait en prière. Nos églises remplacent le Temple, mais Dieu y habite plus intimement » (*OSP* V, 428). Cependant, dans un horizon eschatologique, il professa sa foi en la réhabilitation d'Israël : « Salomon qui a tout fait pour le Temple de Dieu ne sera pas sans doute écarté des tabernacles éternels » (*Ibidem*). Par ailleurs, le Christ dans son grand sacrifice sur la croix s'est substitué à toutes les victimes de l'Ancienne loi et à toutes les intentions des âmes chrétiennes jusqu'à la fin du monde pour adorer et remercier son Père (cf *OSP*, 124).

Aussi, sommes-nous amenés à nous demander si la conversion d'Israël sera une absorption à l'Eglise ou adviendra à la fin des temps ? La réalisation des implications de la politique de la dévotion et du culte au Sacré-Cœur est considérée par Dehon comme préparation historique à la conversion d'Israël (*OSP*, 439), mais ailleurs, il rejoint Isaïe et Saint Paul (Rm 9-11) en envisageant la réconciliation eschatologique d'Israël. « Isaïe compte parmi les plus glorieux amis de Dieu et il est réservé pour être encore à la fin des temps un réparateur et le réconciliateur des juifs avec le Sauveur » (*OSP*, 445).

Au plan spirituel, l'Ancien Testament est chez le Père Dehon une sorte de préfiguration qui trouve son terme dans la révélation christologique de Dieu. « Le cœur chez les grecs et les latins, les entrailles chez les juifs, étaient des métaphores très appropriées pour signifier l'amour » (*OSP* V, 434). Il y a métaphore AT/NT mais aussi des distinctions ou des ruptures. L'Ancien Testament est caractérisé par la loi de la crainte de Dieu, à travers la révélation de sa justice tandis que le Nouveau Testament se définit par la loi de l'amour à travers ses affections les plus chères.

La mort du Christ n'est pas amputée dans la spiritualité du Père Dehon aux seuls juifs. La raison de sa mort est le salut de toute l'humanité (p. 206). C'est le Père lui-même qui a livré son Fils en notre faveur (*ibidem*). Dehon ne mentionne donc pas qu'Israël est responsable de la mort du Christ. Même les auteurs directs qu'il cite (les prêtres, les docteurs, les anciens...) sont identifiés aux prêtres et religieux contemporains qui continuent par leur obstination à la conversion à crucifier le Christ. Judas et Pierre, deux disciples plus proches qui ont l'un trahi, l'autre renié le Maître sont assimilés à des fidèles catholiques qui causent les souffrances au Cœur du Christ pareilles à celles causées par la haine des pharisiens et des prêtres (p. 212). Pilate et Caïphe sont nos propres mandataires (*OSP* II, 301).

Marcello Neri est convaincu que le Père Dehon avait une perception théologique de la signification d'Israël pour l'Eglise et qu'il a trouvé « cette référence théologique précisément dans l'actualité du peuple d'Israël [...] il devrait être clair qu'il ne s'agit pas ici de l'éclair d'un moment, mais d'une position nette et cohérente avec le développement de sa pensée... » (p. 219).

Laurence Deffrayet a titré son intervention, la sortie de l'antisémitisme. Ce professeur de l'université de Limoges analyse dans son exposé l'évolution de la vision catholique de question juive au XXe siècle. Il note qu'en 1925, l'année de la mort du Père Dehon est parue le tome VIII du *Dictionnaire de théologie catholique* avec trois articles qui révèlent la pensée de l'Eglise sur le judaïsme. Le premier recense les griefs qu'on a accumulés au long des siècles contre les juifs ; le second renvoie aux articles sur les patriarches, Moïse, les juges, les rois et les prophètes... (religion juive au retour d'exil) mais met l'accent pour terminer plus sur l'histoire des religions que sur la théologie. Néanmoins, l'auteur souhaite l'ouverture du judaïsme de son isolement tout en accusant Israël d'avoir méprisé celui qui est la voie, la vérité et la vie et pour cela, l'invite à retrouver sa vocation. Le terme anti-judaïque n'apparaît dans un texte magistériel qu'en 1928 dans le décret de la dissolution de la société des amis d'Israël. On commence à distinguer un antisémitisme condamnable d'un antisémitisme acceptable.

Le premier est de type raciste et selon Giovanni Miccoli est aussi antichrétien (contre les principes évangéliques) et le représentant par excellence est l'idéologie nazie. Ce que confirme Gundlach, sj, dans *Lexikon für Theologie und Kirche* pour qui « un antisémitisme de type raciste et ethnique est incompatible avec l'enseignement de l'Eglise et un antisémitisme chrétien est celui qui vise à préserver la société chrétienne avec des moyens légaux et moraux de l'influence juive de la société chrétienne » (p. 223). S'il y a eu une évolution dans l'Eglise sur l'antisémitisme entre les deux guerres, la question juive demeure toutefois parcimonieusement résolue. Elle est moins une question théologique comme dans les premiers siècles du christianisme qu'une question politique et économique-sociale. Mais il subsiste encore la théologie de substitution qui interprète la destruction du temple, la perte de l'indépendance nationale et la dispersion des juifs dans le monde comme le châtement pour la méconnaissance du Messie et le remplacement d'Israël ancien par l'Eglise. La spiritualité des Sœurs de Notre Dame de Sion dont la vocation est de travailler pour la reconversion des fils d'Israël à l'Eglise et la réparation de leur péché du déicide au moyen de la prière, le souligne bien. L'association des Amis d'Israël créée en 1926 avait pour vocation de travailler pour la conversion d'Israël au moyen de la prière et de l'apostolat. Cependant, ils prescrivirent dans leurs objectifs de travailler pour la modification de la prière du Vendredi Saint où les juifs sont appelés le peuple déicide en fournissant des arguments théologiques convaincants. Ils mettent aussi en exergue les racines juives du christianisme, le lien indéniable entre l'Ancien et le Nouveau Testaments et la théologie de Saint Paul en Rm 9 – 11. Par ailleurs, le développement de la critique biblique et surtout les travaux de Bultmann va libérer la recherche sur la judaïté de Jésus et la découverte que le discours christologique peut se construire indépendamment de l'histoire. L'histoire des religions avec sa méthode comparative va favoriser l'intérêt pour le judaïsme au détriment des religions à mystères. En Allemagne hitlérienne où le nazisme veut couper le christianisme de son passé juif, il y a l'effort de travailler pour retrouver la judaïté du Christ. En France de l'après-guerre, la Bible de Jérusalem apparaît dans les librairies. La judaïté du Christ est exaltée. Käseman réaffirme la pertinence de la théologie de l'histoire et de la judaïté du Christ, le phénomène judéo-chrétien est popularisé par le Père Daniélou et la découverte de Qumram permet de voir les influences juives sur le christianisme. Des articles, des livres sont produits notamment par le Père Bonsierven pour soutenir la cause. Les travaux de Maritain qui montrent que la

révélation ne doit pas être considérée comme quelque chose d'achever et la rédemption comme quelque chose d'acquis avec la venue du Christ ; les efforts du Père Congar dans le domaine de l'œcuménisme ont motivé le dialogue judéo-chrétien, la réintégration d'Israël dans l'histoire du salut et la mise en route des idées qui seront développées au Concile Vatican II.

Le Père Yves Ledure conclut les interventions par un article titré « Engagement social et question juive dans l'œuvre de Léon Dehon ». Il commence par situer le Père Dehon dans le contexte de sa formation sacerdotale et de son apostolat, lequel a façonné sa production littéraire énorme et sa pensée. Conseillé par Pie IX de suivre ses études ecclésiastiques à Rome, le jeune intellectuel français arrive dans la cité des papes en 1865 et passera sa formation dans un milieu où la perte des Etats pontificaux ont conduit l'Eglise à un repliement sur la défense du statut de prêtre dans un monde assoiffé des libertés modernes. Ce repliement éveille en lui la sensibilité béruillienne qui le conduira à une vie religieuse couplée par l'influence des Sœurs servantes et des Sœurs victimes de Villeneuve-lès-avignon offrant le cadre dévotionnel d'un idéal de vie façonnée par l'école française sortie de l'ombre de la révolution. Le Père Dehon, ultramontain, épouse après la fondation de sa congrégation en 1878, l'année de prise de fonction de Léon XIII, la cause de ce pape sensible à la question sociale. Il se veut son porte-parole : Il faut que l'Eglise sache montrer qu'elle n'est pas seulement apte à former les âmes pieuses mais à faire régner la justice sociale dont les peuples sont avides » (*OSC III* 336, p. 237). Léon Dehon devant les mutations du XIXe siècle finissant est aux prises avec une tension existentielle qui va même le plonger à des contradictions rendant difficiles la compréhension et l'interprétation de ses volumineuses productions littéraires. Ainsi, ses prises de position sur la question juive ne doivent pas être comprises comme des affirmations idéologiques d'une construction théorique élaborée. Elle n'occupe d'ailleurs qu'un faible espace de son œuvre à l'image du catholicisme français sans un véritable esprit critique, à l'instar des catholiques sociaux dans un contexte de combat contre toute sorte de libéralisme dont les cibles sont ses fomentateurs qu'ils identifient dans la franc-maçonnerie et le judaïsme (p. 239). Sa préoccupation pour la justice sociale accentue son acharnement contre ceux qui font souffrir les ouvriers et surtout à dénoncer l'usure pratiquée par les spéculateurs juifs. Il n'est donc pas question de l'antisémitisme professionnel comme l'a noté l'historien Pierre Pierrard mais plutôt le pouvoir financier qu'il vise. Dehon n'a pas pris part à l'affaire Dreyfus qui a agité la France de ce temps, ce qu'on peut voir comme une évolution chez lui soulignée par Jacques Prévotat, montrant qu'il ira jusqu'à condamner l'Action française en 1913 à cause de son antisémitisme. La question juive est abordée chez lui seulement dans l'angle économique et social et non théologique comme a montré l'historien italien Marcello Neri. Or la question de la sainteté ne relève pas d'un positionnement politique et sociétal qui d'ailleurs est variable au gré de l'histoire. D'ailleurs la pensée de Dehon s'équilibre avec ses réflexions spirituelles sur le peuple juif, peuple de l'alliance où est issu Jésus de Nazareth. Judaïsme et Christianisme chez Dehon sont vus comme substantiellement liés, les origines du second étant dans le premier et l'achèvement du premier étant dans le second. L'analyse de la perspective de la lettre aux Romains 9 – 11, le montre bien adhérent à la conviction de Saint Paul qu'Israël n'est pas définitivement rejeté par Dieu et que son obstination était seulement pour permettre le passage des Gentils dans l'alliance avec Dieu. Il a même salué l'initiative de la rencontre en 1894 des représentants des religions à Chicago dans la chronique de son journal, *Le Règne du Sacré-Cœur dans les âmes et dans la société* : « Juifs, protestants et catholiques, écrit-il, reconnaissant l'autorité de l'Ancien Testament, proclamèrent leur foi en Dieu créateur et rémunérateur et attestèrent l'unité originelle du genre humain » (*OSC I*, 375 p. 245).

Yves Ledure termine en se demandant si l'on peut utiliser le terme antisémitisme pour désigner l'attitude de la méfiance envers les juifs connue au XIXe dans le même sens que le mot revêt au XXe siècle avec l'expérience de la shoah. Ne fait-on pas d'amalgame en utilisant le même terme pour désigner deux mouvements ? Ou mieux ne banalisera-t-on pas la shoah en le mettant au niveau de l'antijudaïsme du XIXe siècle ? Pour le Père Ledure, il faut tenir les mots liés à leur contexte et ne pas surcharger des époques antérieures des significations dramatiques qui sont advenues bien longtemps après elles. Par ailleurs chez Dehon, on serait malhonnête de ne pas reconnaître la diversité d'attitudes vis-à-vis du judaïsme. Il est clair que pour lui, malgré les vicissitudes de l'histoire, Israël reste le peuple qui conserve son dessein providentiel.

En somme, les Dehoniens ont besoin d'éclairer d'une part ceux qui se sont opposés à la béatification de leur fondateur et d'autre part de justifier ce que vaut l'accusation du Père Dehon d'antisémite à ceux qui veulent en savoir. Le Père Yves Ledure et ses collègues leur fournissent des éléments de réponse pour les uns comme pour les autres dans ce précieux ouvrage.

Joseph Kuate, scj